
IT'S A LONG WAY ⁽¹⁾

Au-delà du viaduc, un pays vaste et inachevé. La mer, déjà loin à cette heure, se dérobait. Ce pays allègre était animé d'un mouvement égal, silencieux et lourd. Déballage des caisses expédiées de Soubotitza (Tiens! les étiquettes de la gare expéditrice!). Elles contiennent des demeures de troglodytes, creusées dans les rochers calcaires qui longent la ligne Vierzon-Tours.

Alors, se produisit le « choc ». J'emploie ce mot faute de mieux. Ce fut plutôt comme si le plateau d'une balance s'était brusquement relevé à la vitesse de la lumière. (Ne m'infligez pas le chagrin de me faire remarquer que je compare des choses qui ne peuvent être mises en parallèle.) Un coup de bascule... C'est ici que le songe commence de tenir du prodige. Il charriait des abstractions qui, tout en ayant substance et forme, ne ressemblait à aucune substance, à aucune forme terrestre. Elles se distinguaient aussi nettement l'une de l'autre, que le cône de la sphère. Pas d'erreur possible : chacune formait un tout. Ce

(1) Fragment de l'ouvrage : *Le Rebouteux*.

que je vis d'abord, ce fut la « Connaissance ». Le coup de bascule, c'est l'irruption du « Connaître ». La « Connaissance » pure, sans objet précis. Elle était rivée, sans en faire partie, à une sorte de chaos ardent où se préparait la naissance d'un monde. Quelque chose de très puissant me fit concevoir que cette « Connaissance » était en quelque sorte une alerte traversant comme un éclair ce monde à peine appareillé pour lui donner, avant sa naissance, l'obscur notion de sa future fragilité.

Mais voici ce qu'on vit sur le plan accessible à la vision physique : au milieu d'une plaine herbeuse, entourée par les demeures des troglodytes venues de la ligne Vierzon-Tours (le Cher y chôme), une jeune fille surgit, vêtue de gaze blanche et pareille à une demoiselle d'honneur — à moins que ce ne fut plutôt un minuscule tourbillon d'air, conique, virevoltant, soudain incandescent, ou bien une toupie vertigineusement fouettée, engloutie et pour ainsi dire remplacée par sa propre vitesse. Comment ne pas s'émerveiller de ce rare phénomène : la matière exaltée se fond en ses propres vertus qui prennent sa place et sa forme... A peine la demoiselle d'honneur se fût-elle enflammée, qu'il se fit comme un transvasement du vertigineux dans l'inerte. Ce n'est pas assez de dire que le tourbillon s'interrompt. Il s'installa dans l'immobilité avec autant d'aisance et de naturel qu'un objet s'épanouit dans sa forme. Ce n'est plus une demoiselle d'honneur, c'est une étoile de ballet. Notez le double élan, la double chute, la légèreté des petites jambes tendues qui fléchissent à peine, liens qui rattachent la vitesse à la fixité; fût-ce dans le rêve, la nature n'aime pas les bonds. On retrouve ici les grâces même du diabolo à bout de souffle, parvenu aux ultimes volutes de la chute fatale qui le fait rebondir sur le ruban tendu. Les baisers que l'étoile lance deci-delà, semblent être la transposition de cette mélodie par quoi de mystérieuses métamorphoses rallient en chan-

tant le cercle qui leur est tracé. Le balanacement de cet élan redoublé, puis ce baiser, entraînent d'étranges transformations. Un voile se glisse, invisible, sur tous les objets, et s'y fixe. Comment douter de cette existence? Sa présence n'est pas moins inhérente à une « certaine chose » que ne pourraient l'être la couleur, l'odeur, le goût. Cette « certaine chose » est le ralentissement. Voici que languit le rythme de tout ce qui se meut; mais, de même, voici que languit le rythme de ce qui est inerte. Ce ralentissement n'est perçu ni par l'ouïe, ni par la vue, mais par un nouveau sens, un sens qui est un peu plus que l'ouïe et la vue réunies. Grâce à lui, j'ai su que le sourire charmeur de la demoiselle d'honneur n'était que la poussée de la sève qui force le pommier à s'épanouir. Grâce à lui, j'ai compris, par exemple, que sans ma conversation avec l'homme du tourniquet, jamais les demeures des troglodytes ne fussent parvenues jusqu'ici.

Tout à coup, pesant, réel et palpable, se dresse en face de moi : « Connaître ». Connaître que les rapports entre les abstractions et le monde sensible sont bien plus étroits que nous ne le supposons et que, si nous les saisissons imparfaitement, c'est que nous n'arrivons pas à les suivre dans toutes leurs phases, depuis leur source commune jusqu'à leur séparation et leur indépendance finale.

Ainsi, par exemple, n'est-il pas incroyable qu'hier, à deux heures de l'après-midi, en pleine veille, la preuve de la règle pythagoricienne ayant soudain fait irruption dans mon esprit, je n'aie pas deviné qu'elle était l'amorce du chemin qui devait inéluctablement me conduire à rêver d'un voyage en Suède?

Les mots « en pleine veille », « inéluctablement » (non pas simples mots, mais mots-visions), se dressèrent comme deux équerres qui, après s'être violemment coïncées l'une contre l'autre, font de vains efforts pour lâcher prise et su-

bissent la torture du feu mêlé à l'eau. (Bien malin qui dira lequel de ces deux éléments éteint ou brûle.)

Le sourire de la jeune fille allait s'éteindre. Oui, il s'éteignait littéralement comme une lumière étouffée d'épais nuages de vapeurs qui cachent tout. Ils ne le dérobaient pas seulement aux regards. On sentait bien que tout s'engouffrait dans un sans-retour, un sans-retour au moins provisoire.

Ce « sans-retour au moins provisoire » m'empoigna. Immédiatement après, survint quelque chose d'où émanait une lente et calme épouvante. Je dis bien « une lente et calme épouvante ». Elle se déroulait lentement, peu à peu, comme avec l'intention de me ménager; et calmement aussi, car quelque chose lui manquait : mon étonnement. C'était une respectueuse et courtoise épouvante. Je me rendis compte que je rêvais — je m'en rendis compte tout en rêvant. Bien entendu, aujourd'hui, en pleine veille, je sais qu'avoir conscience de mon rêve ne devait en aucune façon m'épouvanter. On rêve souvent que l'on rêve. C'était autre chose. Quelque chose s'attaquait à mon rêve pour y faire irruption. Je ne savais pas au juste d'où cela venait, mais j'avais le sentiment qu'on aurait pu le définir en disant : de quelque part, d'un pays étranger et hostile. Peu après (ceci n'est qu'une licence poétique; quelle hérésie de dire : « peu après », en parlant d'un rêve!), donc, peu après, je sus que c'était mon propre Moi; à savoir moi-même en fonction de ce « quelque chose », en fonction de ce « pays étranger et hostile ».

Je vis trois couches de couleurs différentes. Il est curieux que le mot : cocktail, ne me soit pas venu à l'esprit à ce moment-là, car, à présent, je vois clairement que c'était bien un cocktail à trois couleurs superposées : trois couches tenant l'une à l'autre par des surfaces nettement distinctes, alors que dans le liquide même, lentement déjà, germe l'endosmose. Cocktail, composé de trois essences nées d'une seule

source, mais si éloignées déjà qu'elles se croient aussi différentes que le sont l'huile, l'eau et le mercure.

Moi, qui rêve tout simplement, Moi, qui sait que je rêve, Moi, enfin, Moi, idolâtre, contemplatif et tout-puissant, je reste passif alors qu'un tout petit déplacement de volonté, tel un poids minuscule, posé sur une balance de précision, suffirait à déterminer un bond énorme du fléau. Un tout petit déplacement, et me voilà de nouveau plongé dans un rêve profond, ou de nouveau, serf soumis à la veille. Et pourtant, je ne bouge pas. Je préfère me mirer dans mon image triplement réfractée. Je suis comme un homme placé entre deux miroirs parallèles. Il sait qui il est. Il sait aussi pouvoir être indifféremment une des innombrables images de soi-même; il pourrait choisir entre elles, mais il ne le veut pas. Je suis à la fois la trinité et chacune de ses trois personnes. Je suis aussi cet être souverain qui fit le calcul et de cette complexité et de cette simplicité inconcevable.

Soudain, voici qu'une formidable libellule aux ailes d'azur s'avance en trombe. Elle s'attaque au chaos. Elle s'attaque à ce chaos dont je me sens enveloppé, à ce chaos abstrait qui se concrétise, qui devient aussi persuasif et aussi distinct que tout le reste. Elle fond sur lui avec une violence dont j'aurais cru incapables ses ailes d'azur, et voici qu'au milieu du chaos, se creuse une fissure profonde et nette — iceberg fendu par un levier appuyé contre l'infini et sur lequel pèse l'infini d'en face. A l'intérieur de cette crevasse, je crois entrevoir... non, je n'entrevois rien. Ce qu'elle suggère irrésistiblement, cette crevasse, c'est la fantomatique certitude qu'il suffirait d'un petit pas, d'un infiniment petit pas pour que l'Eternité me devint aussi familière que mon attendrissement à la lecture d'une Eglogue au coin du feu. Je saurais, donc je ne serais plus.

Une sorte de résignation m'inonde; non, je l'aspire glou-tonnement. Ainsi, l'ouverture d'un barrage sur le Mékong

avale une pirogue malaise, rapide, légère et sans défense. Je sais bien que ce triplement de moi-même, ce duel inégal du songe avec sa sublimation réfractée et son résidu matériel, cette tentative hardie du fini pour envelopper l'infini, sont des réalités trop glaciaires pour ne pas fondre dans l'immense tiédeur du réveil, où, tout à l'heure, je vais être refoulé. Je suis bien certain qu'elles ne laisseront pas de traces, qu'elles ne seront d'aucune utilité, ni aux douleurs humaines, ni à mes propres angoisses, qu'elles sont purement ce que nous dénommons vanité... Malgré tout, je suis sûr d'être le témoin de choses merveilleuses. Malgré tout, j'exulte.

Ces choses, ces choses immenses, on les croirait écrites d'une écriture appliquée, comme par un petit écolier malhabile. Ecriture simplette et gaie comme le gazouillement des enfants, à la sortie des classes, lorsque déjà les grandes vacances sont proches et que l'on songe aux belles randonnées. Ecriture timide et craintive qui s'embrouille, pour peu qu'elle soupçonne le scribe d'avoir deviné ses rapports occultes. Ecriture qui ne tarderait pas à crouler sous le poids du mystère, si la candeur n'était là pour l'étayer. Kvaïdé et Beltram! Comme ils sont tels que les annonçait la lueur papillotante et terne de la pâle auréole qui cernait celui qui, tout à l'heure, était P. S.!

Kvaïdé — Polichinelle — ses courtes culottes festonnées, ses petits bas blancs, sa petite casaque d'Arlequin et ce petit nuage farineux que le moindre de ses mouvements projette! Beltram, de deux têtes plus grand, est un jeune magicien, à moins qu'il ne soit ce pantin articulé, qui, naguère, m'intrigua si fort, à l'étalage de la Maison Bèlsky et Jeschek, à Prague. Qui sait, qui saura jamais, comment ils sont parvenus à se dépêtrer du tutu de la danseuse? Les voici tout à coup sur la plaine herbeuse. A l'horizon, la voie ferrée Vierzon-Tours, bordée de gratte-ciel qui s'alignent

à perte de vue (où sont les neiges d'antan!). Au loin, une locomotive siffle. Oui, c'est elle! C'est elle qui m'emportait le jour où il était impossible de concevoir un doute sans qu'instantanément la certitude survint battant des ailes. C'est dans ce compartiment de deuxième, qu'avec mes quarante ans, je veillais la chaise où reposaient vingt ans qui, jamais, ne tomberont en poussière. Kvaïdé et Beltram font office de contrôleurs. En pleine marche, ils se glissent sur les marchepieds, à l'extérieur des wagons, ils poinçonnent les tickets. Nous sommes en l'an 1891. La station est une maison octaédrique, construite sur un plan aussi simple que peut l'être celui d'une maison octaédrique, mais dont l'intérieur est enchevêtré comme les coulisses de ce théâtre provincial d'amateurs, où les acteurs une fois sortis de scène, se perdaient comme dans un labyrinthe.

Kvaïdé, Polichinelle! Beltram, écolier modèle! La voici la maison où vous avez vu le jour! Votre mère est veuve. C'est elle qui délivre les billets; elle tient aussi un fonds d'épicerie. Dans la maison, fourmillent petits frères et petites sœurs. Où que je regarde, une petite tresse, un bout de chemise se montrent et s'éclipsent. Je cherche, je cherche: eh oui! ce sont bien les coulisses mystérieuses d'un théâtre provincial d'amateurs.

Mais il faut partir. Je prends un billet pour l'Islande. Qui donc me tire en arrière par le pan de ma veste? « Enfin, je te tiens, petite peste! »

Je sais ce que cela veut dire. Cela veut dire qu'il faut te suivre dans le magasin, manquer le train. Le suivant n'ira plus aussi loin... Nous marchons, nous marchons. Je sais que nous allons tout près, tout près, et cependant nous ne semblons pas être faits pour arriver jamais. Nous marchons entre deux haies de présences humaines. Quel mouvement en elles, quel mouvement généreux, mais sans âme qui vive! Quel silence! La boutique a exactement l'air d'une bou-

tique fermée à cause du repas de midi. Le bec de cane est décroché. Je n'aurais jamais cru que l'absence de bec de cane fût à ce point impressionnant ! Un dépôt de casques de pompiers recouverts de bronze patiné nous attendait. Qu'il est grave et lumineux ce mot : « Attendre » ! C'est pour un de ces casques que Kvaïdé venait — car mon compagnon, c'était bien Kvaïdé. — « Il n'y a personne ? »

Pas un souffle. Le casque le plus haut perché dégringole et vient coiffer Kvaïdé. Sans lui faire de mal. Mais Kvaïdé, où est-il ?... Un déclic. La maison se rabat sur elle-même. Tintamarre à peine perceptible. Je sais maintenant ce qu'elle était en réalité : une de ces luxueuses boîtes à cigares, en forme de gloriette, se refermant par un mystérieux mécanisme, au son d'une frêle chansonnette qu'exécute un petit appareil dissimulé à l'intérieur. Le voici qui sonne. Ecoutez...

Les coulisses d'un théâtre provincial d'amateurs, vous dis-je. « Kvaïdé, où es-tu Kvaïdé ? — Rien ! — Beltram ? Beltram ? » La musique seule répond. On dirait des fées, descendant en courant, les marches d'un petit piano métallique.

« Maman ! Maman ! Maman chérie, où es-tu ? Où es-tu ? C'est toi qui m'avais délivré le billet pour l'Islande. C'est toi ! C'est toi ! »

Et à travers cette grande, grande fenêtre, je vois, moi, Malmoe ! Ville universitaire qui a cédé sa gloire à Upsala ambitieuse d'en jouir. Dieu d'une beauté, d'une jeunesse éternelles, je suis assis sur les créneaux du château d'Upsala. Au loin, de grandes fenêtres éclairées : le café des Deux-Magots. A la table, entourée de petits sapins, un Moi pas beau et vieillissant. J'ai reconnu ce Moi. Lequel des deux ? A Upsala, un Moi qui luit ; aux Deux-Magots, un Moi qui se meurt. L'un ou l'autre ? Une lueur ! Il y en a partout. Il y a la trace Kvaïdé ; elle brille. Il y a la trace Beltram ; elle

brille. Brille le visage qui, tout à l'heure, se penchera sur moi, lorsque la curiosité, toute ratatinée, m'aura chassé du château du rêve, au teint bruneux comme la prune de septembre. Mes yeux se sont ouverts. Ce n'est pas moi qui les ai ouverts. Au-dessus de moi, brille un visage : celui des choses, celui des humains à qui j'ai vendu mon âme. Que pourra leur disgrâce, contre ma fidélité décidée ? Qui sera vainqueur ? Renoncez ! Renoncez ! Long est le chemin de Tipperary. Je suis à mi-route et je n'ai pas mal aux jambes.

RICHARD WEINER.